

L'Assomption de Marie, promesse de Vie

« Dieu ne nous a pas créés pour la cendre, mais pour la vie. »

Père Philippe

Dieu achève toujours ce qu'Il commence. Voici qu'en cet été où la terre craque, où les champs et les devèzes du Lévézou et de l'Aubrac sont jaunis comme des vieux parchemins sous un soleil de plomb, où les forêts de Gironde ne sont plus que cendres que le vent disperse comme une malédiction, l'Église nous arrache à notre torpeur pour nous crier cette vérité qui bouscule : Marie est montée au Ciel, corps et âme.

Non pas après l'agonie, non pas après cette lutte où la mort, comme un feu de broussailles qui consume tout sur son passage, réduit l'homme en poussière, non ! Elle est passée, d'un seul élan, comme une flamme qui se détache de la mèche pour s'unir, non pas au feu qui détruit, mais au Feu qui vivifie.

Regardez-la, cette femme. Dans un monde où les rivières ne sont plus que des lits de pierre et où l'air lui-même semble brûler dans nos poumons, elle nous rappelle que la grâce, elle, ne tarit jamais. Dès le premier instant, elle a été submergée par cette eau vive, comme une source qui jaillit au cœur du désert, là où plus rien ne pousse.

À l'Annonciation, son *fiat* résonne comme un oui plus vaste qu'une mer intérieure asséchée, plus profond que les racines qui cherchent désespérément l'humidité. Neuf mois durant, son sang a coulé en harmonie avec le Sang divin, et son cœur a battu au rythme de ce Cœur qui, Lui, ne se lasse jamais.

À Cana, c'est elle, la discrète, qui pousse Jésus à l'heure de Dieu comme une mère, au plus fort de la sécheresse, trouve encore l'eau pour étancher la soif de ses enfants. Et au Calvaire, quand le monde n'était plus qu'un champ de braises, elle était là, debout, comme un arbre vert au milieu du feu.

Alors, elle monte au Ciel. Et ce n'est pas un miracle, c'est une nécessité. Comment la mort aurait-elle pu la retenir, elle qui n'a jamais été esclave de la stérilité ? Son corps a porté le Verbe comme la terre porte le grain, ce corps qui a allaité Dieu comme une mère allaite son enfant assoiffé, ce corps était déjà trop lourd de vie pour la mort. Elle entre là où son Fils l'a devancée, et le Ciel tout entier, ce jour-là, a retenti comme une cloche de bronze sous le marteau de l'Ange.

Nous, les pauvres pèlerins de cette terre brûlée, nous qui marchons sur une poussière où même les fourmis se terrent, que nous reste-t-il de cette gloire ?

D'abord, Marie prie pour nous, elle est notre Mère ! Elle ne s'est pas effondrée devant l'adversité. Elle est restée debout comme ces compagnes et ces mères de ces jeunes pères à peine trentenaires, les traits creusés par la chimiothérapie, les mains serrées par celles de leurs enfants, qui tiennent bon avec courage et abnégation. *Salve Regina, Mater misericordiae...* Ces mots ne sont pas des soupirs, ce sont des cris lancés vers le Ciel comme des seaux d'eau sur un feu dévorant.

Marie voit Dieu face à face, et dans cette lumière qui la consume, elle n'oublie pas nos ombres allongées par un soleil impitoyable. Elle sait nos misères : les champs fendus comme

des lèvres gercées, les forêts réduites en cendres, ces jeunes pères que la maladie ronge comme un feu intérieur. Et elle voit aussi leurs compagnes, ces femmes qui, comme elle au Calvaire, veillent dans l'ombre, le cœur aussi sec que la terre, mais l'âme aussi tenace que l'herbe qui perce le bitume. Elles sont là, ces mères, ces épouses, qui, comme les racines cachées, maintiennent le monde debout quand tout, en surface, semble prêt à s'effondrer.

Marie est notre promesse. Son Assomption, c'est l'aube après la canicule, la pluie après l'incendie. Dieu ne nous a pas créés pour la cendre, mais pour la vie. Une vie si pleine que même nos corps desséchés par la souffrance en seront un jour transfigurés, comme un champ reverdi après l'orage. Marie nous le prouve : le corps n'est pas un déchet calciné, c'est une graine qui attend l'eau du Ciel.

Cette promesse est un combat. Dieu ne nous sauve pas malgré nous. Il nous sauve avec nous, et même par nous. Il faut que nous consentions, comme ces femmes, à la grâce ; que nous aimions, comme elles, jusqu'à l'épuisement ; que nous marchions, comme elles, les pieds brûlés par le sable, le cœur aussi ardent que le soleil de midi.

L'Assomption n'est pas une fête pour les résignés. C'est un appel à la sainteté, ce mot qui sonne comme un défi dans un monde en cendres. La sainteté, ce n'est pas une oasis inaccessible, c'est un puits que l'on creuse, même quand la terre est dure comme la pierre. Méditer la Parole de Dieu comme Marie la méditait en son cœur, comme on cherche une source sous le lit d'un torrent asséché. Recevoir les sacrements comme on boit la dernière gorgée d'eau avant de repartir dans le désert. Aimer le prochain jusqu'à ce que ça nous coûte, jusqu'à ce que nos mains soient calleuses comme l'écorce des vieux oliviers.

Alors oui, nous souffrons. Nous connaissons la soif, la brûlure, l'épuisement... Après, il y aura l'eau vive, et nos corps, même eux, ressusciteront, frais comme la rosée du matin. En attendant, prions-la. Prions Marie qui a vaincu la mort avant nous. Elle nous tend la main à travers les siècles de sécheresse et de feu. Elle murmure, d'une voix plus fraîche que la brise du soir après une journée de canicule :

« Enfant, Dieu achève toujours ce qu'Il commence.

Même dans le désert, même dans le feu, laisse-Le faire. »

Amen.